BIBLIOGRAPHIE

LES HUGUENOTS ET LES GUEUX. —Étude historique sur vingt-cinq années du seizième siècle (lfi60-1585), par le baron KERVYN DE LETTENHOVE, président de la Commission royale d'histoire, membre de l'Académie de Belgique, ancien ministre, correspondant de l'Institut, etc., t. II et III. Bruges, Beyaert-Stovie ; Paris, Lecoffre, 1884.

Nous avons ici même, dans le cours de cette année [1], rendu compte du premier volume de cet important ouvrage, dû à la plume savante de l'un des premiers historiens de Belgique, et qui jette un jour presque inattendu sur les e'vénements qui détachèrent au seizième siècle les Pays-Bas de la monarchie espagnole. Nous avons essayé de montrer l'étroite alliance qui unissait les révolutionnaires de ces provinces avec les Huguenots de France et d'expliquer les mobiles secrets de la tortueuse politique de Catherine de Médicis, tour à tour favorable aux catholiques et aux protestants. Dans toute l'histoire de ce siècle, il n'est peut-être pas de période plus curieuse et aussi plus obscure, malgré les nombreux documents qui s'y rapportent et les explorations des érudits contemporains qui se sont efforcés de la débrouiller. Il n'en est guère également qui exige de l'historien /digne de ce nom un *flair,* un esprit de critique et de discernement plus sûr et plus pénétrant ; il n'en est pas qui lui impose davantage le devoir rigoureux de l'exactitude, parce que l'on se trouve en présence de deux courants d'opinions diamétralement contraires, de deux ordres de témoins différents et opposés, les défenseurs de l'Église qui soutenaient naturellement ou plutôt qui paraissaient servir la politique espagnole, et les partisans des doctrines nouvelles de la Réforme, qui appuyaient l'insurrection des Pays-Bas, moins parce qu'elle était un mouvement national que parce qu'elle revêtait les couleurs d'une émancipation religieuse. Gomment rencontrer la vérité entre ces deux courants contraires? Gomment se prononcer en toute sécurité de conscience devant des témoignages aussi manifestement empreints de passions violentes et d'aveugle partialité? M. Kervyn de Lettenhove, qui ne dissimule pas d'ailleurs ses préférences, ne s'est point laissé surprendre ou entraîner par elles quand il a voulu former son jugement : il est homme sans doute à prendre un parti, mais il est

1 V. le n° du 15 janvier 1884.

encore mieux homme à le justifier, et pour ce faire, il est allé aux sources les moins suspectes, aux faits • eux-mêmes d'abord, qu'on chercherait en vain à tronquer ou à méconnaître, puis aux correspondances diplomatiques, qui ne disent pas toute la vérité, mais qui permettent de la dégager en entier, lorsqu'elles sont analysées au jour le jour, à mesure qu'elles se déroulent à la suite et sous le coup des événements Voilà qui ne saurait tromper, quoique la diplomatie soit, dit-on, l'art de de'guiser sa pensée ; il ne s'agit que de bien savoir lire non seulement le texte, mais entre les lignes; si épais que soit un masque, il moule le visage et en trahit malgré lui les contours,

S'il y avait une alliance naturelle, en quelque sorte nécessaire, imposée non seulement par la communauté de foi, mais plus encore par celle des intérêts, c'était l'alliance des Huguenots de France et des *Gueux* des Pays-Bas. Le nom adopté par les premiers l'indique lui-même : *Eidgenossen,* liés par le serment, ne peut s'entendre que d'une fédération dont les liens mystérieux, franchissant les frontières, unissaient, en dépit des nationalités, tous ceux qui rêvaient d'établir une société nouvelle sur les bases de la Réforme.

Les révolutions ne sont pas modestes : dès le premier pas, elles aspirent au dernier ; l'indépendance religieuse appelle d'ailleurs l'indépendance politique, et l'on ne saurait nier qu'en brisant avec Rome les principaux disciples de Luther et de Calvin n'aient entrevu l'espoir de rompre un jour avec les dynasties. La *Franco-Gallia* de Hotman, les célèbres *Yindiciæ contra tyrannos* d'Hubert Languet nous révèlent à demi leurs secrètes pensées en nous donnant la première idée d'une monarchie élective et d'une souveraineté nationale reposant, il est vrai, non sur la foule que Languet appelle la bête féroce, *bettuam,* mais sur l'aristocratie, c'est-à-dire sur une féodalité restaurée et agrandie. C'est cette conception, toute protestante à l'origine, dont la Ligue s'empara plus tard à son tour, car, selon le mot de Bayle, les révolutions ont ceci d'étrange qu'elles transforment la scène assez profondément pour permettre aux partis de s'emprunter réciproquement leurs maximes et de passer tour à tour du blanc au noir. Les preuves accumulées par M. Kervyn de Lettenhove, en dehors des explications officielles, ne laissent aucun doute à cet égard : le complot allégué peu après la Saint-Barthèlemy, par les dépêches royales n'avait rien d'imaginaire : les 22 et 23 août 1572, huit cents gentilshommes huguenots, groupés autour de la couche ensanglantée de Coligny, avaient décidé la déchéance de Charles IX, sinon la suppression même de sa famille ; aux Allemands, aux Anglais introduits par eux clandestinement à Paris, aux huit mille épées dont ils disposaient dans la capitale, allaient se joindre les milices provinciales mandées en toute hâte et les amis du dehors enrôlés pour la guerre de Flandre, lorsque le tocsin de Saint-Germain l'Auxerrois prévint cette formidable prise d'armes.

Est-ce suffisant pour amnistier la Saint-Barthélémy et pour effacer les traces du sang répandu dans cette nuit sinistre, qui blessait jusqu'à la « conscience » de Tavannes? Nullement, car il n'y a pas deux morales en histoire, pas plus qu'il n'y a de crime indispensable. Mais il est bon, il est juste de ne point séparer les faits de leur cause, et de ne point taire à côté de cet odieux massacre le plus grand péril dont les Valois aient été menacés. Il est même équitable de rappeler les hésitations de Catherine de Médicis à l'heure suprême: si elles ne peuvent laver sa mémoire, l'humanité n'y perd pas du moins ses droits. Or, qui affirme le complot, qui témoigne de ces perplexités? Ce ne sont ni les récits de la cour,

ni même ceux des personnages qui l'avoisinent. M. Kervyn de Lettenhove récuse avec raison leur témoignage. Mais ce sont les relations étrangères, émanées des envoyés italiens, espagnols, anglais même, et par conséquent hors de tout soupçon, parce qu'elles sont désintéressées ; c'est Gavalli, Gavriana, Contarini, Petrucci, Michieli, ce sont des documents déposés au Record-Office, aux archives de Bruxelles et deSimancas : c'est Miron, Claude Haton, un peu plus suspects sans doute, mais qui n'écrivent pas du moins pour leur propre défense ou en vue de la postérité. Que l'on compare leur langage avec celui de d'Aubigné, de Hotman, et la vérité, — cette vérité si difficile à découvrir à travers les passions contemporaines, —finira par se dépouiller des voiles dont elles l'ont enveloppée.

Hélas ! l'histoire n'est pas seulement un champ de contradictions, c'est aussi un champ de carnage, où le même parti se montre tour à tour victime et bourreau. Comme nous sommes loin de ce règne adorable du « Père céleste » que nous appelons de nos vœux quotidiens dans l'Oraison dominicale, et par quelle voie douloureuse la démence, la fureur aveugle des factions prétend y arriver ! Les Calvinistes sont dagues à Paris par Tavannes et hachés en Flandre par le duc d'Albe : mais quelles représailles ils prennent dans les Pays-Bas sous la besace des *Gueux?* Des représailles? Parlons plus exactement; une sanglante avance, car les pillages et les massacres commencent en janvier 1568, pour ne cesser que de longues années après. Le ministre Jean Michiels, pasteur boiteux des *Bosch-gueuzen* ou *Gueux des bois,* donne le signal en brûlant les églises catholiques et en faisant décapiter leurs prêtres au clair de lune, « en vertu du vingtième chapitre de la prophétie d'Ezéchiel ». Mais comme, la première goutte de sang versée, la bête fauve aime à s'en repaître et y prend goût! Les sauvages de l'Océanie sont dépassés par les « Indépendants » de la Néerlande. A la Briele, dix-neuf prêtres sont pendus, un crochet de fer sous le menton, après quatre heures de tortures, pour satisfaire la haine du petit-fils du Sanglier des Ardennes, qui avait juré de ne pas laisser un papiste en vie. Le *23* juillet 1572, à la prise de Ruremonde, Guillaume le Taciturne fait égorger tous les moines, les religieuses et soixante bourgeois. Le 27 août suivant, ses troupes saccagent le Limbourg, jetant bas les monastères, tuant les tonsurés, outrageant les cloitrées, volant partout les calices et les reliquaires.

Eu 1575, les chefs des *Gueux* enduisent de poix et de soufre les catholiques de la Noord-Oollande et du Waterland, leur enfoncent des pointes de fer dans les membres, les couchent sur des lits de charbons ardents après leur avoir enduit le corps d'eau-de-vie, écartèlent les pères et ouvrent la poitrine des fils pour en arracher le cœur ; en Flandre, ils lient des capucins aux arbres des forêts et leur tranchent ensuite la tête. De quelque côté qu'ils se dirigent, ils ne laissent qu'un long sillon de ruines fumantes et de cadavres pantelants. Mais c'est trop insister sur des scènes hideuses : avant le lecteur, l'historien lui-même demande grâce et s'arrête épuisé d'horreur, en détournant les yeux.

Deux figures se détachent de ce sombre tableau dans les Pays-Bas et méritent de mieux retenir son attention et la nôtre ; ce sont celles du duc d'Albe et de Guillaume le Taciturne. Nous ne parlons ni de Louis de Nassau, une vaillante épée, un corps d'aventurier, aux muscles d'acier et à l'infatigable audace, dont la disparition, dans le combat de Mookerheyde, reste encore entourée d'un profond mystère, et quî les Hollandais crédules s'attendront longtemps à voir ressusciter, ni deMarnix, le souple, le véhément et fécond négociateur des Réformés, ni

de Requesens, l'insuffisant et léger remplaçant du duc d'Albe, ni même de Philippe II, dont l'austère et impassible visage projette du fond de l'Escurial son ombre jusque sur les rives delà mer du Nord. Mais son implacable lieutenant, Don Alvarez de Tolède, mais Guillaume de Nassau, quels riches modèles pour le peintre et quels portraits tentants pour l'historien!

Sans négliger le premier, dont sa plume accuse les vigoureux reliefs, M. Kervyn de Lettenhove s'est de préférence attaché au second, et c'était justice. Si tous deux, en effet, sont à la fois hommes d'Etat et hommes de guerre, la science de profiter des événements et de tromper ses adversaires l'emporte chez l'un sur celle de les battre autant que chez l'autre le capitaine domine le politique.

Le duc d'Albe, c'est le soldat armé de toutes pièces, dont la cuirasse, impénétrable au fer, est froide, dure et rigide comme lui; il semble qu'on le connaisse dès qu'on en a fait le tour, quoiqu'il no.se livre jamais. Mais le Taciturne, que l'on se représente volontiers à la façon d'un Cromwell, nerveux, tranchant, amer et résolu, comme l'on est loin de compte, et comme il est difficile de saisir ce protée aux mille formes ondulantes, qui suit obstinément sa route, mais en se dérobant sans cesse et en glissant toujours dans la main! On. se rappelle la belle image qu'a tracée de lui Schiller : «... Son esprit varié et fertile savait se faire craindre et ne se fatiguait jamais. Assez souple et flexible pour adopter à l'instant toute espèce de nuances, assez réservé pour n'avoir jamais un moment d'oubli, assez ferme pour supporter toutes les vicissitudes du sort, Guillaume n'avait pas d'égal dans l'art de pénétrer les hommes et de gagner les cœurs, non que, suivant l'usage des cours, il fit prononcer à ses lèvres des paroles que son cœur généreux eût démenties, mais parce qu'il n'était ni avare ni prodigue des marques de sa faveur et de son estime;... son génie enfantait lentement ; mais ses conceptions avaient le caractère de la perfection. Lorsqu'il avait adopté un plan, aucune résistance ne pouvait le lasser et aucun obstacle ne l'aurait détourné do son but;... quelque élevé que fût son caractère au-dessus de l'effroi dans le malheur ou de l'ivresse dans le succès, il était cependant soumis à la crainte, mais cette crainte avait devancé le danger, et il était tranquille dans le moment de crise, parce qu'il avait tremblé dans le repos. » C'est le héros idéalisé par un poète : bien que plusieurs de ses traits soient ressemblants, ce n'est pas tout l'homme. Pour le bien connaître, il faut lire M. Kervyn de Lettenhove, qui ne dresse point sa statue en pied, mais qui le met en action, d'après des documents nouveaux, dont l'authenticité atteste l'exactitude. Ainsi, l'érudit belge a découvert que le fameux appel au peuple, dressé en mai 1572, dont depuis trois siècles on fait honneur au Taciturne, était l'œuvre de Wesembeke, et qu'il fut imprimé sous le nom du prince d'Orange à l'iasu de celui-ci. Guillaume était fort capable de l'écrire, mais il eût longtemps hésité avant de le publier. Chose étrange! ce glacial politique, cet ambitieux obstiné, qui a souvent battu en retraite, mais sans paraître s'être découragé jamais, apparaît parfois le plus perplexe des hommes : ses partisans sont contraints de le jeter à la mer pour le mettre à la nage ; en pleine campagne, il temporise, il hésite, il semble n'avancer que malgré lui. On l'a accusé de pusillanimité. La mot est trop fort, s'il signifie manque de courage personnel ; il est juste, s'il exprime les irrésolutions de l'homme qui attend plus de l'astuce que de son épée. Ce n'est pas de haute lutte qu'il conquerra le pouvoir souverain ; mais il amènera les choses au point de se

rendre nécessaire et de se faire contraindre à l'accepter par ceux-là même sur lesquels depuis dix ans il aspire à régner. Il a lentement, péniblement tissé sa toile, il en a chaque jour enlacé les fils ténus, en restant comme blotti dans la retraite active d'où il peut guetter sa proie : elle vient enfin se livrer à lui ; ne doutez pas que son bras ne s'y cramponne et ne la « maintienne ». Mais jusque-là, comme il dissimule, comme il ruse, comme il redoute de s'engager trop avant et de n'être plus à portée de se dérober ! S'il tient la campagne, c'est qu'il ne commettra jamais l'imprudence de s'enfermer dans une ville, où les Espagnols pourraient le surprendre ; et quoique chef avoué des Réformés dans les Pays-Bas depuis 1565, il ne se déclare calviniste qu'au jour du triomphe, en 1573, quand le duc d'Albe, humilié, vaincu et disgracié, abandonne à Requesens la lourde tâché de pacifier les provinces révoltées, bien mieux, quand il devient indispensable, pour conserver les positions acquises, de se ménager l'appui des Huguenots français. Deux ans après, dans le même but, il fait « emmurer » sa première femme Anne de Saxe, répudiée pour ses déportements, et épouse Charlotte de Montpensier, une abbesse défroquée, dont la vertu avait depuis longtemps rejoint le froc sur les carrefours de l'Europe.

Il est temps de s'arrêter. Aussi bien M. Kervyn de Lettenhove n'a pas terminé le portrait de Guillaume de Nassau, puisque son troisième volume s'arrête en mars 1576. Nous le retrouverons dans le suivant et nous pourrons ajouter à cette esquisse incomplète. Mais, dès aujourd'hui, l'on peut dire que le savant belge a enrichi la biographie historique, tout en décrivant les événements de la mémorable lutte des *Gueux* contre la puissance espagnole et qu'il ne sera désormais plus permis d'étudier la figure du Taciturne sans recourir aux documents dont il vient de faire un si habile et saisissant usage.

HENRI BEAUNE.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ. — DICTIONNAIRE DES AMATEURS FRANÇAIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, par M. EDMOND BONNAFFÉ. Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, 1884, 1 vol. in-8, 353 p.

Déjà, nous avons eu la satisfaction de rendre compte, dans cette Revue, des incessants travaux de M. Edmond Bonnaffé sur les *curieux* de toutes les époques, et dit tout ce qu'ils offraient d'intéressant pour l'histore de l'art en général.

Aujourd'hui, cet intrépide pionnier reparaît sur la scène du monde savant avec un nouveau livre d'un mérite aussi réel que celui de ses précédentes œuvres. Ce livre est consacré tout entier aux amateurs français du dix septième siècle, c'est-à-dire à ces nombreux amis des arts qui, à cette grande époque, se sont attachés pieusement, en prévoyance des mauvais jours, à recueillir et à emmagasiner tout ee qu'ils ontpu sauver, tableaux, livres, statues, estampes, dessins, émaux, médailles, monuments vermoulus ou inutiles, poussière auguste du passé. Mais qui se souvenait d'eux? l'oubli le plus complet s'était même fait sur la plupart et cependant comme le dit avec raison, M. Bonnaffé, c'est la patiente cueillette de tous ces curieux utiles, et pourtant si souvent bafoués et tournés en ridicule par leurs contemporains, qui a fait la récolte de nos Musées; c'est leur épargne qui assure à nos écoles le pain quotidien, la tradition, des modèles, un enseignement; cet enseignement même serait-il possible? La sève créatrice

est tarie; notre siècle peut se vanter de prodigieuses découvertes dans les sciences, mais jamais l'art proprement dit fut-il plus pauvre? on ne sait plus que copier, et souvent mal copier, l'inspiration manque et d'ailleurs où l'artiste saurait-il trouver l'idée du beau, du grand, alors que tout est si petit autour de lui, les hommes et les choses, que pas une pensée noble et généreuse ne se manifeste ni en haut ni en bas, et que notre société avilie et dégradée ne songe qu'à la satisfaction de ses appétits que rien ne semble pouvoir assouvir.

La tâche que M. Bonnaffé s'est plu à remplir était difficile ; comme il l'observe avec justesse, s'il a été aisé de connaître et de noter le personnel des curieux, des artistes et des marchands, les cabinets et les catalogues des amateurs du dix-huitième siècle, il l'a été bien moins d'aborder le siècle préce'dent. « Ses allures sont moins familières et son monde plus réservé ; c'est un grand seigneur qui n'ouvre pas sa porte au premier venu. D'ailleurs, il a laissé peu de catalogues, ses œuvres ne sont pas célèbres; il n'a pas d'experts renommés comme Gersaint, Mariette, Remy, Basan.

Ses curieux, à part quelques exceptions brillantes, n'ont guère fait parler d'eux. Quant aux chroniqueurs, ne leur demandez pas des nouvelles de la curiosité, ce serait peine perdue. »

Mais M. Bonnaffé a le feu sacré, *labor omnia vincit.* Il a donc interrogé des centaines d'écrivains du dix-septième siècle, s'adressant de préférence aux amateurs de cette époque qui ont eu le bon esprit de dresser, tout en faisant leurs propres catalogues, des listes de curieux de leur connaissance ; il a interrogé tous ceux qui ont fait des dissertations sur les beaux-arts et ont cité, en même temps, les cabinets de leurs amis. Les *Guides* des voyageurs lui ont été également d'un grand secours, et il n'est pas jusque dans la bibliothèque royale de La Haye qu'il ne soit allé fouiller, et où, comme j'ai pu le voir par moi-même, on trouve des manuscrits de Peireix, si riches en notes sur les curieux du dix-septième siècle et une inépuisable et exquise obligeance chez son savant conservateur M. le docteur Campbell. En furetant ainsi de çà et de là, M. Bonnaffé a pu composer un Dictionnaire de plus de mille à onze cents biographies de collectionneurs, depuis Henri IV jusqu'à la mort de Louis XIV, de toutes nos anciennes provinces. Ceux de Lyon n'y sont pas oubliés non plus et Lyon, on le sait, subissant l'heureuse influence de son voisinage de l'Italie, dès les premiers temps de la Renaissance, *avançait* sur Paris. Tout en s'occupant de son immense commerce, le négociant lyonnais avait une véritable passion pour les lettres, les sciences et les arts. Ses grandes imprimeries alimentaient presque exclusivement son important marché de livres ; toute une pléiade d'hommes et de femmes illustres écrivaient des ouvrages dont peu ont vieilli; les artistes, et des plus renommés en tous genres, cultivaient avec un rare succès, la peinture, la sculpture et la gravure, et les savants voyageurs de toute l'Europe se plaisaient à venir interroger les nombreuses ruines du vieux Lugdunum romain et dont la riche épigraphie a fourni de si précieux renseignements pour l'histoire de la domination des Gaules par nos conquérants. À côté de tous ces hommes d'élite se rencontraient aussi de modestes amateurs qui recherchaient avec une infatigable patience, les épaves de la vieille société romaine enfouies depuis plus de mille ans sous notre sol et leur donnaient asile dans leurs cabinets. Le livre de M. Bonnaffé offre donc aussi aux lecteurs Lyonnais le plus sérieux intérêt et il sera d'un heureux secours pour ceux qui voudront compléter, un jour, l'histoire de l'art à Lyon, si savam-

ment commencée déjà par M. Pariset. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce nouveau livre a été imprimé avec le soin et le luxe habituels de la maison Quantin. Tous les amis des arts le rechercheront et il sera pour eux un guide commode et sûr. En l'écrivant, M. Bonnaffé a rendu à la science qui lui doit déjà tant un véritable service et a élevé un véritable monument, X. X,

GRAMMAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE (notions élémentaires) à l'usage des établissements d'instruction secondaire et des aspirants au brevet supérieur de l'enseignement primaire, par MARIUS MICHEL, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Lyon. Paris, Belin, éditeur, 125 p.

L'histoire de la langue française qui devrait être l'œuvre par excellence des Français est due, il faut bien l'avouer, en bonne partie aux savants allemands. La *Grammaire générale des langues romanes* de Dietz, qui est la base de tous les travaux contemporains sur les origines et les premiers développements de notre langue, a vu le jour de l'autre côté du Rhin. Nos compatriotes de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, Lacurne de Sainte Palaye et Raynouard, qui les premiers avaient ouvert la voie, n'ont pas laissé d'école ; et c'est depuis une quinzaine d'années seulement que, sous la double impulsion de l'Ecole des chartes et do l'enseignement des Universités allemandes, l'étude historique du français a retrouvé chez nous-mêmes grâce à MM. Littré, Léon Gautier, Brachet, Gaston Paris, Darmesteter, Glédat, etc., la faveur qui n'aurait jamais dû lui faire défaut et conquis du même coup la popularité qu'elle mérite à tant d'égards.

La meilleure preuve de la vitalité de cette renaissance s'accuse par la publication d'ouvrages comme celui dont le titre figure en tête de ces lignes. Il atteste doublement, en effet, la force et la sincérité du mouvement scientifique dont l'étude historique de la langue française est devenue l'objet. Pour qu'un professeur de l'enseignement secondaire soit en état d'écrire un pareil ouvrage, et pour que les aspirants au brevet supérieur de l'enseignement primaire auxquels il est destiné puissent en tirer profit, il faut que depuis quinze ans à peine les choses en pareille matière aient changé pour ainsi dire du tout au tout. Je pose en fait, sans crainte d'être démenti, qu'avant le funeste conflit franco-allemand de 1870 non seulement le livre que nous annonçons n'eût point eu de public parmi la catégorie particulière d'étudiants auxquels il s'adresse, mais eût difficilement rencontré son auteur dans le corps si instruit pourtant des professeurs agrégés de nos lycées.

Désormais donc, et contrairement à ce qui se passait il y a quelques années, l'étude historique du français est entrée de plain pied dans les programmes de l'agrégation de grammaire et dans ceux auxquels doivent répondre les futurs maîtres de l'enseignement primaire ; c'est le gage certain de la pénétration de plus en plus rapide et intime de cette étude indispensable (naguère inconnue ou à peu près) dans toutes les classes de la société française dont elle ne peut qu'aiguiser l'intelligence, corriger le langage, éclairer l'esprit en le dotant d'un sentiment réfléchi de la valeur des mots, en même temps qu'elle fortifiera son patriotisme en lui prêtant l'appui des vieilles traditions nationales, solidaires de la littérature et de la langue contemporaines.

Comme tous ceux qui concourent à cette tâche, M. iYIichel a donc rendu un véritable service à chacun de nous par la publication de sa *Grammaire.*

Nous ne serons que juste en ajoutant que ce service est relevé parle talent et le savoir que l'excellent professeur a mis au service du but, toujours si difficile à atteindre, de vulgariser des connaissances positives. Ce n'est pas le lieu d'entrer ici dans aucun détail technique sur la méthode de l'auteur ; qu'ilnous suffisede dire qu'elle nous a paru parfaitement appropriée à sou objet, c'est-à-dire claire, bien dessinée et mise en harmonie tout à la fois avec les exigences de la logique et de l'histoire.

Voilà plus de titres qu'il en faut pour assurer le succès de la *Grammaire historique* de M. Michel et valoir à son auteur l'attention et la sympathie que méritent les labeurs généralement si ingrats du genre de celui dont il s'est si vaillamment et si utilement acquitté. PAULREGNAUD.

NOTICE HISTORIQUE SUR LES HOPITAUX DE CHALON-SUR-SAONE avant 1789, par M. HI;NBI BATAULT, avec deux eaux-fortes de M. JULKS CHEVRIKR. Chalon-sur-Saône, Marceau, imp 1834, 477 p.

Dans nos tristes temps de désorganisation sociale, on n'a pas manqué non plus de s'attaquer à l'une des plus saintes institutions que le passé nous a léguées, celle de nos hôpitaux, fondés par la charité chrétienne de nos princes, de nos seigneurs et même par celle de simples particuliers, richement dotés par leurs bienfaiteurs qui ne demandaient en retour de leurs largesses qu'une simple prière *pro remedio animae.* Leurs portes s'ouvraient à toutes les souffrances et à toutes les misères. Le voyageur pauvre y trouvait même un asile pour la nuit et un secours pécuniaire lui permettait aussi le lendemain de continuer sa route, sans crainte de manquer de pain dans les lieux déserts qu'il avait à traverser. Partout, dans ces asiles que la charité chrétienne seule sut ouvrir, car l'antiquité n'avait que de l'horreur pour la pauvreté *magnum opprobrium pauperis* (Horace), de saintes femmes prodiguaient les soins les plus empressés à tous les déshérités de la fortune, quelque repoussants que fussent souvent les malades, comme les lépreux et les pestiférés, avec une abnégation et un dévouement qui n'avaient à attendre d'autre récompense que celle que Dieu accorde aux âmes d'élite qui, s'oubliant elles-mêmes, donnent tout leur amour à leur prochain. Aussi avec quelle vénération les populations les entouraient ! pour elles c'était une seconde providence et cette vénération se rencontre encore aujourd'hui jusque dans les pays musulmans où le plus fidèle sectateur du Coran s'agenouille sur le passage d'une sœur de charité, pour baiser avec respect et reconnaissance le bas de sa robe. Et cependant c'est à ces maisons du pauvre que s'attaque aujourd'hui la libre-pensée qui no sait que détruire et ne sait rien fonder.

La fortune de ces asiles est l'objet de ses âpres convoitises et en 1870, déjà, n'a-t-on pas vu, à Lyon, des hommes du Comité du Salut Public sommer les caissiers de nos hospices, le revolver à la main, de leur remettre l'argent des pauvres? En altendant cette spoliation inique, il se rencontre, et c'est triste à dire, même dans les rangs des hommes à qui leur éducation a permis de savoir tout ce qu'ont de sacré ces maisons, pour en chasser déjà les saintes femmes qui y prodiguent aux malheureux des soins si touchants, en leur montrant aussi le

«

chemin d'un monde meilleur, pour les remplacer par des *drôlesses* suivant l'expression bien juste d'un homme très éminent. Ces drôlesses y font ripaille avec le vin et les vivres, battent le malade qui se plaint, ou dans les hospices desservis par des laïcs, n'en a-t-on pas vu plus d'un abuser horriblement des idiotes sans défense... Le jour est donc fatalement prochain où les hospices dépouillés et volés au nom de la *solidarité sociale* se fermeront devant le malheureux ou ne seront qu'un lieu de débauche pour les prétendus servants des pauvres. 11 n'est donc pas sans intérêt de dire aux masses ignorantes et indifférentes encore à ces spoliations ce que furent nos hospices, à l'origine, de quelle source coule l'aumône qu'elles y reçoivent, de quel amour et de quel dévouement désintéressé les entourent ces saintes femmes penchées sur le lit de douleur du malade.

M. Henri Batault, avocat, et l'un des écrivains les plus sympathiques de la Bourgogne, a entrepris cette noble tache en ce qui concerne les hospices anciens et actuels de Chalon-sur-Saône. Ces hospices y ont été établis dès les premiers temps du christianisme, ainsi que dans toute la Bourgogne ; les évoques semblent en être les fondateurs et M. Batault cite, entre autres, les Hôtels-Dieu ouMaisons-Dieu d'Autun, de Mâcon, d'Avallon, de Beaune, de Troyes et d'autres villes. Toujours la charité privée est venue au secours de ces maisons dont les besoins cependant étaient parfois énormes par les grands fléaux qui, à certaines époques décimaient nos populations, comme la guerre, la famine et la peste ; mais la fo[l] était vive alors, et rien ne lui était impossible. En donnant aux pauvres, on savait donner à Dieu; le nécessaire ne leur manqua donc jamais ; les sœurs qui succonT baient dans ces jours de désolation où parfois, le courage faiblissait chez les plus forts, étaient remplacées de suite par d'autres sœurs non moins dévouées, de même que dans un jour de bataille le soldat expose froidement sa poitrine à la mitraille, à la place du soldat fauché par la mort et tombé devant lui au premier rang.

M. Batault n'a rien négligé dans cette belle étude, et il a consacré surtout les pages les plus émouvantes à l'histoire de la fondation, en 1519, du Grand Hôtel-Dieu actuel de Chàlon. Les temps étaient bien tristes alors ; les armées de François Ier et de Charles Quint saccageaient nos provinces, sans pitié, et voici le tableau que François Ier dût faire lui-même de leur douloureuse situation dans l'édit par lequel il demanda aux Chalonais leur concours pour la création de cette maison : « Et que depuis peu de temps avons sceu et entendu la cité de Chalon et la plus grande partie de tout le duché de Bourgogne, pour le cours des mauvais temps, et les guerres et gendarmeries étant ordinairement en ces contrées par plusieurs ans, grandes meslées de famine et diverses autres pestes, épidémie, maladie grieve, avoir esté affligée de manière que grands nombres des deux sexes, tant estrangers, pérégrins que autres pauvres misérables personnes passant par ce lieu là, de diverse partie du monde y affluant, destitués de parents et amis, *et demeurant enterrés par les chemins et fossés, champs et lieux, sans confession ni réception des saincts sacrements, soient misérablement décédés et dévorés des chiens et autres bêtes féroces comme bestes.* » Les Echevins de Chalon ne furent pas sourds à cet appel de leur roi, à leur compassion et à leur charité. Il mirent la main à la bourse et le grand hôpital de Chalon se trouva fondé et doté ; des *économes* sous la vigilante surveillance de la ville administrèrent sa fortune, et des Sœurs de l'ordre de Sainte-Marthe, dirigées par une *Maîtresse,* se consacrèrent aux soins des malades et des pauvres. « Cette administration, encore toujours la même aujourd'hui, dit avec justesse M. Batault,

a été ainsi, dès le seizième siècle, une alliance intime, un concordat entre la liberté municipale et l'esprit de foi catholique toujours si fécond, et c'est un exemple, entre mille, de l'heureux concours prêté par la charité chrétienne au progrès de la civilisation. » L'espace me manque pour parler avec plus de détails du beau livre de M. Batault, dont toutes les parties, puisées aux -archives de l'Hôtel-Dieu et de la ville de Chalon, sont traitées avec un soin égal, n'oubliant ni les noms de ses administrateurs, de ses économes, ni ceux toujours vénérés des Maitresses, tous également dignes d'être inscrits sur le livre d'or de cette grande maison.

En ce moment une nouvelle et cruelle épidémie paraît vouloir envahir de nouveau notre malheureux pays qui, depuis quinze ans, souffre déjà tant d'autres maux. Tous nos hospices s'apprêtent à recevoir les victimes du fléau, mais plus d'un est déjà laïcisé, c'est-à-dire aux mains de ces gens mercenaires qui coûtent si cher et qui servent si mal. Est-ce trop supposer qu'au premier cri d'alarme, ils déserteront lâchement leur poste, et que les pauvres sœurs chassées odieusement et n'écoutant que la voix de la charité, s'offriront d'elles-mêmes, à remplacer sur ce champ de bataille les déserteurs et les drôlesses mourant de peur ? Déjà ce beau spectacle a été donné dans une ville à l'approche d'une épidémie moins cruelle ; aujourd'hui n'ayant encore en vue que le ciel, elles tomberont encore avec le même héroïsme.

Au livre de M. Batault sont jointes aussi entre autres deux exquises eaux-fortes représentant une sœur professe et une postulante de l'hôpital. Ces planches sont dues au talent d'un Ghalonais, M. Jules Chevrier, bien connu, à Lyon, par ses tableaux de tous genres, et non sans mérite, toujours appréciés dans nos expositions annuelles. C'est sa dernière œuvre ; une mort foudroyante l'a enlevé à la science et aux arts et à ses nombreux amis. Tous leurs regrets l'ont accompagné à sa tombe trop tôt ouverte. X. X.

MANUEL D'ARCHÉOLOGIE ÉTRUSQUE ET ROMAINE, par JULES MARTHA, ancien membre des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon *(Bibliothèque de renseignement des beaux-arts*, Paris, A. Quantin, éditeur, 7, rue Saint-Benoît. —. Prix : 3 fr. 50, broché : 4 fr. 50, cartonné).

L'intéressante collection que publie M. Quantin sous le nom de *Bibliothèque de l'enseignement des Seaux-Arts* et dont la *Revue Lyonnaise*, toujours attentive à tenir ses lecteurs au courant des nouveautés bibliographiques, a maintes fois déjà entretenu ses lecteurs, vient de s'enrichir d'un nouveau volume, le treizième, intitulé : *Manuel d'Archéologie étrusque et romaine*. Il est dû à la plume de M. Jules Martha, le jeune maître de conférences, dont le talent est si justement apprécié dans notre ville.

« Je n'ai pas la prétention d'être complet ni d'apporter des vues nouvelles. Toute mon ambition a été d'être exact, court et clair », dit M. Martha dans sa prélace. Il a atteint le but qu'il se proposait. Il est impossible de mettre dans l'exposition plus de clarté, dans la division des parties plus de netteté qu'il n'a fait. Grâce à ces qualités, son livre paraît appelé à devenir le *vctde mecum* indispensable, non seulement de l'artiste, mais aussi du simple voyageur lettré, du touriste, del'amateur. Sur notre sol où la civilisation romainea laissédes empreintes

si profondes, il n'est pas un musée qui no contienne quelques souvenirs de la conquête latine. Chaque jour de nouveaux spécimens de cette antiquité sont mis au jour.

C'est donc à-un intérêt général que répond ce manuel, résumant d'une façon limpide et complète les longues dissertations des gros volumes savants et mettant à la portée de tous les éléments de l'archéologie.

M. Martha, se conformant au principe formulé par l'éditeur de la « Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts » a eu soin de laisser de côté l'étalage d'érudition que lui eût si facilement permis de faire sa connaissance approfondie de l'époque qu'il décrivait. Il a écarté, comme des obstacles gênants, toutes les discussions classiques, qui se présentent nombreuses dans le champ de l'archéologie, au point que l'écrivain n'a, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour les ramasser à pleines mains. Le lecteur ne manquera pas de lui en savoir gré. M. Martha a ainsi rendu son ouvrage plus abordable. 11 instruit en intéressant. C'est le meilleur éloge qu'on puisse lui adresser.

Sans s'arrêter à discuter longuement l'origine encore inconnue de ce peuple étrusque qui a tenu une place considérable dans l'histoire de l'Italie, M. Martha recherche quel a été le caractère de ses manifestations artistique?. L'art étrusque n'est qu'une combinaison plus ou moins originale d'éléments pris, les uns à l'Orient, les autres à la Grèce, jusqu'au jour où ceux-ci l'emportant éliminent presque complètement les autres.

Appliquant cette considération générale aux diverses branches de l'art, l'auteur les passe successivement en revue, et rapidement, en quelques pages, en définit les traits principaux et en signale les monuments les plus remarquables.

La partie du volume consacrée à l'art romain est naturellement plus considérable. C'est chez les Etrusques et en Grèce qu'il puisa ses principales inspirations. 11 fut, dit l'auteur, le plus pratique à la fois et le plus somptueux de tous les arts.

Architecture, sculpture, peinture, mosaïque, monnaies et médailles, pierres et verres gravés, bronzes et armes, argenterie et bijoux, céramique, le lecteur trouvera des notes sur chacune de ces variétés de l'art.

En tête de chaque chapitre, M. Martha donne l'indication des principaux ouvrages, français et étrangers, qui se sont occupés du sujet qu'il traite. Excellente coutume qui met le lecteur à même de compléter par des études personnelles les considérations forcément sommaires du *Manuel.*

J'ajoute que les nombreuses gravures, fort bien exécutées, dont est émaillé le volume, contribuent puissamment à l'intelligence et à l'intérêt du texte.

En somme, le volume est à tous égards un des plus remarquables que contienne l'excellente collection de M. Quantin, et je ne sais trop qui l'on doit le plus féliciter, de l'éditeur, qui a si judicieuiement fait le choix de l'écrivain propre à traiter ce sujet, ou du jeune professeur qui a si intelligemment rempli la tâche qui lui était confiée. CH.LAVENIR,

L'ÉTOILE SAINTK, pat ALBERT JOUNKT. — Paris, librairie des Bibliophiles, rue Saint-Honoré, 338. — 1884.

Je ne sais pas si, comme le croit M. Jounet (II, strophe 2) « la profonde harmonie de ses vers émeut l'éternité. » Si tant est qu'il ait obtçnu ce résultat, je

l'en félicite vivement. Car ses rêveries apocalyptiques me semblent appelées à n'obtenir auprès des pâles mortels qu'un succès assez modéré.

Ce poète s'est donné beaucoup de peine pour faire des vers bien... faibles. Leur insuffisance s'accroît du mauvais choix des rythmes : telle de ses pièces est écrite en vers de onze et de neuf syllabes entremêlés, ce qui est d'un effet désagréable à l'oreille ; telle autre n'admet que des rimes masculines, une troisième des féminines. Autant valait suivre les règles ordinaires.

J'aurais fort à faire de relever les bizarreries de style et d'idées qui pullulent dans ce volume. Qu'est-ce que c'est, par exemple, que ces *énormes roses qui meurent et rêvent dans les deux moroses où les hymnes du soir s'élèvent comme un ange noir ?* que *ces parfums du mal qui languissent dans l'air automnal ?* (p. 36). Ailleurs (p. 5), Dieu agite dans les airs *comme une invincible oriflamme* l'âme de M. Jounet, *pour anéantir les pervers.* Ces pervers, il ne les ménage pas; il (l'auteur) les apostrophe tout bellement en ces termes :

Vous qui serez plus tard les hôtes de l'enfer!

Dante Alighieri n'était pas plus tendre pour ses ennemis.

Ce n'est pas à dire qu'on ne rencontre, dans certaines pièces, du souffle, de l'allure, des pensées heureuses, des expressions bien choisies. Malheureusement ces qualités ne sont que passagères. Le ton ne se soutient pas. La clarté fait défaut à cette mysticité religieuse. Si M. Jounet veut m'en croire, il fera bien de lire et de relire les *Hymnes traduites du Bréviaire romain* et les *Cantiques* de Jean Racine, Il y apprendra comment la spiritualité peut s'exprimer en bon français.

CH. LAVENIR.

INVENTAIRE DES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, fonds de Gluni, par M. LEOPOLD DELISLE, membre de l'Institut, directeur de la Bibliothèque Nationale. Paris, Champion, 1884, in-8, 413 pages.

Nos richesses bibliographiques, en manuscrits, sont encore nombreuses en France, malgré le temps et les révolutions qui leur ont été si funestes, mais nous ne les connaissons pas encore toutes. Un grand nombre de ces manuscrits sont encore enfouis sous la poussière des bibliothèques particulières ou dans nos dépôts publics dont les conservateurs, étrangers à la paléographie, ou de médiocre savoir, ne peuvent nous en révéler le mérite et la valeur-. Mais heureusement l'éminent Directeur de la Bibliothèque nationale, M. Léopold Delisle, s'est donné la noble tâche de ne pas laisser ignorés, dédaignés même, tant de trésors littéraires. Il n'est de moment qu'il ne paraisse quelque mémoire de cet intrépide et infatigable chercheur sur quelque manuscrit qu'on croyait perdu pour toujours et qui gisait, à l'abandon, dans une bibliothèque de province. Sans lui, saurions-nous que la Bibliothèque de la ville possède une des plus belles collections de manuscrits en lettres onciales, — la plupart des dons de Charlemagne, et déposés, au nom de ce prince, dans l'abbaye de l'Ile-Barbe, par Leidrade, son *missus dominicus.* Delandine les avait, il est vrai, décrits, mais sa science avait de courtes limites et son catalogue fourmille d'erreurs. Sans M. Léopold Delisle non plus, nous serions encore à gémir sur le vol commis par Libri dans la bibliothèque de la ville, de deux fragments du Pentateuque vendus par lui au

célèbre collectionneur anglais lord Ashburnam, et restitués par son fils, grâce à l'habileté des négociations de M. Delisle. N'est-ce pas aussi ce savant qui nous a révélé, dernièrement, toutes les beautés, l'origine et les vicissitudes du célèbre manuscrit illustré par Attavente que possède notre cathédrale ?

Aujourd'hui M. Léopold Delisle dote la science d'une nouvelle et bien importante publication tur les manuscrits possédés jadis par la célèbre abbaye bénédictine de Gluni, ancien chef d'ordre et dont l'église était la plus vaste de la chrétienté. Quelques écrivains, à diverses époques, s'étaient plu déjà à donner quelques précis sur cette grande collection. André Duchesne, dom Anselme Le Michel, Etienne Baluze, dom Martène et dom Ursin Durand, Lambert de Barive, avant la Révolution, avaient fait connaître une partie de ses richesses. Dans nos temps modernes plusieurs érudits avaient aussi fait quelques recherches sur cette collection, mais il appartenait à M. Léopold Delisle de nous donner un travail complet sur cette bibliothèque, déjà en si grand renom, en 1432, que le célèbre concile de Bâlo, la mit en réquisition pour se procurer les textes nécessaires aux travaux de l'assemblée.

Je ne dirai pas tout ce qu'il a fallu de patientes et de savantes recherches pour reconstituer cette vaste collection si souvent victime du temps, des révolutions et de l'incurie de ses modernes gardiens; c'est à l'aide de documents les plus divers, dispersés çà et là, méconnus ou dédaignés que cette reconstitution laborieuse a pu se faire. M. Delisle s'est servi, entre autres, d'un catalogue dressé de 1158 à 1161, sous l'administration de Hugues III, contenant 570 volumes, d'un rôle de livres prêtés par l'abbaye, en 1262 ; d'une liste des livres écrits, à Cluni, de 1256 à 1275, ou donnés par Jean de Bourbon, de 1456 à 1485 ; d'un catalogue dressé par dom Anselme Le Michel, et d'une liste de manuscrits faite en l'an IX et qui ont disparu, et enfin des notes si parfaites rédigées par M. Léopold Delisle lui-même, sur ce qui restait encore, à Gluni de tant de monuments.

Mais ce savant a fait mieux encore. Certain de voir toutes ces épaves se perdre de plus en plus, chaque année, il a pu les acquérir toutes de la ville do Cluni au prix de 20.000 fr. pour le compte de la Bibliothèque nationale, Celle-ci était d'ailleurs déjà riche en manuscrits et en chartes acquis par elle, en divers temps et provenant de Cluni, dont la bibliothèque, longtemps mal gardée, était livrée à toutes les dépradations, même aux écoliers du collège qui dépeçaient les manuscrits pour en faire des couvertures de cahiers ou en découpaient les vignettes.

Malheureusement, la Bibliothèque nationale n'a pas pu acquérir tout ce qui restait encore de chartes au commencement de ce siècle, car, dit M. Delisle, « c'est par *milliers* qu'il faudrait compter celles qui ont été détruites ou dispersées, et je citerai seulement un lot qui est entré, en 1838, au Musée Britannique où il forme les numéi os 1538-1596, du fonds additionnel des chartes. » Du reste cette immense quantité de titres n'a rien de surprenant et M. Delisle observe avec raison « que l'importance de la bibliothèque de l'abbaye de Cluny répondait à la place que ce célèbre monastère a longtemps occupée dans le monde chrétien et à l'influence qu'il a exercée sur la civilisation du moyen âge. » A la fin du dernier siècle,malgré les pertes déjà subies alors, la collection des chartes de l'abbaye de Cluni était encore considérable. Lambert de Barive qui y a travaillé pendant vingt ans, a dit d'elle : « Yingt armoires ne suffisaient pas à contenir tous les titres ; six grandes malles remplies de chartes parmi lesquelles se trouvaient les originaux

des eartulaires, gisaient sur le sol, sans compter colle qui renfermait les célèbres chartes de l'Église romaine déposées dans l'abbaye par Innocent IV en 1245. » De nos jours, divers érudits ont heureusement fait une étude de ces riches épaves. M. Théodore Chavot, d'abord, M. Auguste Bernard, ensuite, et enfin M. Bruel qui a commencé leur publication dans son Recueil des chartes de Cluni, vaste monument bien précieux aussi pour l'histoire de nos provinces et pour Lyon même.

Dans les manuscrits acquis récemment par la Bibliothèque nationale à la ville de Cluny, il s'en rencontre aussi deux, entre autres, que les écrivains lyonnais consulteront avec intérêt pour leurs travaux ; je veux parler des Ms 112,213 de l'inventaire de M. Delisle et qui ont pour titre « *Rôles des visites des maisons de l'ordre de Cluni,* etc. » Les procès-verbaux de ces visites ou inspections faites, de temps à autre, par des *définiteurs,* spécialement délégués, sont, on le sait, des sources des plus précieuses pour l'histoire de nos monuments religieux dont la plupart ont disparu. En effet, on y rencontre souvent des renseignements des plus certains sur l'origine de ces maisons, sur leur consistance, leurs chapelles et leurs trésors artistiques, comme sur leurs biens et leurs revenus. Ces rôles sont malheureusement très rares, et no; collections lyonnaises ne possèdent guère, que je sache, que les procès-verbaux des visites faites au dix-septième siècle par l'archevêque Camille de Neufville-Villeroy, des églises d'une partie de son vaste diocèse. Le manuscrit 212 dont je parle ici contient les *visites* de la Province de Lyon de 1262-1268-1271-1277-1280-1289-1292-1294, etc., et le Ms 213. offre les visites faites de 1301 à 1342. Ces volumes sont maintenant à l'abri des voleurs et des collégiens. . . . .mais à cent lieues de Lyon, ce qui est bien loin pour un modeste travailleur. Ne serait-il pas à désirer, dès lors, qu'une copie en fût faite aux frais de la ville ou du département, et déposée à nos archives. Nos conseils électifs, au lieu de gaspiller tant d'argent pn *fêtes* et en *réjouissances,* quand la mort plane sur Lyon, feraient un plus noble usage de nos fonds en aidant à la publication de si précieux manuscrits. L'Académie, également, qui couronne de si étianges *histoires de Lyon,* ne devrait-elle pas aussi encourager de semblables impressiens ?

La place me manque pour parler d'autres manuscrits non moins importants pour les travailleurs lyonnais ; c'est donc avec un vif intérêt qu'ils liront la nouvelle et excellente publication de M, Léopold Delisle. On peut dire qu'il en était de la Bibliothèque de l'abbaye de Cluni, comme de ces grands monuments élevés dans l'antiquité, écroulés sous la pression des âges et dont les débris gisent encore épars sur le sol d'alentour. M. Léopold Delisle ému de l'abandon et de la dispersion des restes de la grande collection de Cluny a recueilli pieusement ces restes, et avec cette science qu'on lui connaît, il a su reconstituer ce vaste monument qui est aussi l'une des gloires du catholicisme. La science lui doit donc la plus vive reconnaissance pour cette nouvelle et grande œuvre.

X.X.

NOTICE SUR UNESSAIDE PUITS ARTÉSIEN ABELLECOUR EN1829-I830, par J. J. GRISAKD. — Lyon, imprimerie Pitrat aîné, 1884.

Le titre de cette intéressante brochure n'est pas complet. Il ne comprend, en effet, et n'indique que les matières contenues dans latroisième partie de l'ouvrage.

Il convient de signaler la seconde, non moins importante, et que liront avec plaisir toutes les personnes qu'intéressent les choses de la cité lyonnaise. En effet le sujet qui y est traité est d'une actualité persistante et qui menace de s'éterniser. Il s'agit de la question des eaux à Lyon. M. Grisard en raconte l'origine et expose les solutions qui furent proposées au début.

Parmi les systèmes qui reçurent un commencement d'exécution, il faut citer, comme assez curieux, l'essai de forage d'un puits artésien sur la place Bellecour, préconisé par M. de Lacroix-Laval. Cette tentative ne réussit pas pour les raisons fort bien déduites dans une leçon du cours de géologie professé à la Faculté des sciences de Lyon, par M. J. J. Fournet, et qui est rapportée au début du volume.

Il faut savoir gré à M. Grisard d'avoir remis en lumière ce fait de notre histoire locale. Toute sa brochure est écrite avec beaucoup de précision et de netteté ; et un certain nombre de figures aident à l'intelligence du texte. Cette notice ne saurait manquer d'être consultée utilement. CH. LAVENIK.

DE LA CRIMINALITÉ EN FRANGE ET EN ITALIE; étude médico-légale par M. le Dr ALBERT-BOURNET, avec planches. Paris. J.-B. Baillière et fils, libraires, 1884,153. pages. Prix 4 fr.

L'auteur de ce livre n'est pas un inconnu dans le monde savant. Depuis quatre ans, déjà, son nom y est prononcé avec estime et intérêt, car il y est entré avec des travaux utiles, bien faits, et qui resteront. C'est comme touriste que M. Bournet a pi'is la première fois, en 1880, la plume pour nous dire ses souvenirs d'un voyage en Italie ; cette heureuse contrée a pour lui un attrait tout particulier ; il en parle toujours *con amore;* « son passé, dit-il, m'est cher, j'en ai parlé avec sympathie, bien que mainte chose, dans le présent, puisse blesser le cœur ou navrer l'esprit. » A peine revenu à son foyer, il retourne dans ce pays qui l'a séduit, qu'il aime et dont il ne s'éloigne jamais sans regrets. En 1882, c'est de Venise qu'il décrit le glorieux passé, les monuments et toutes leurs richesses artistiques qu'il a su apprécier en véritable connaisseur; mais s'effaçant, avec une modestie souvent bien rare, il a écrit ce livre, pour ainsi dire, avec la plume des auteurs les plus éminents qui ont aussi parcouru cette terre classique des arts et des grands souvenirs historiques, en les complétant, avec un soin qui annonce chez lui une étude profonde de nos plus grands écrivains et de la science de l'art.

L'année suivante, M. Bournet est à Rome ; il va aussi étudier « la ville éternelle » comme il avait étudié Venise « la reine de l'Adriatique dont le charme mystérieux, la beauté fascinatrice, le voluptueux bercement sur ses lagunes, lui avaient laissé un souvenir éternel et une incurable nostalgie. »

Je ne parlerai pas de ce beau travail sur *Romi ;* j'ai pu le faire, déjà, il y a quelques mois et dire que ce volume égale le précédent sur *Venise,* par sa solide érudition, par des sentiments exquis, exprimés dans un langage simple et distingué et même avec une certaine mélancolie qui ne messied pas, quand on parle de cette vieille reine du monde, assise sur ses imposantes ruines, et dont les modernes sujets ne sont peut-être pas aussi parfaits qu'ils se plaisent à le croire.

Mais il est des affections que le temps, ni l'éloignement ne sauraient affaiblir ; M. Bournet à peine de retour sous les brouillards de Lyon, s'aperçoit qu'il a laissé son cœur en Italie ; il y court donc de nouveau, pour revoir cette terre

bien-aimée dont il ne peut vivre séparé. Mais, cette fois, il néglige les monuments artistiques qui foat sa gloire, et dont l'étude et la vue avaient impressionné si vivement son esprit et son cœur. Il y rentre en moraliste, en philosophe, en médecin qui étudie, à la fois, les maux physiques et les maux moraux dont l'Italie souffre, comme en souffrent toutes les nations. Peu après, paraissent ses *Lettres médicales écrites d'Italie,* en septembre et octobre 1883. Par ces lettres qu'on ne lit pas, sans charme, malgré le sérieux des questions qu'il y traite, M. Bournet nous apprend que, depuis 1871 seulement, l'Italie s'est plu à dresser aussi sa statistique criminelle et qu'il a eu de longs entretiens avec divers savants qui en ont fait l'objet spécial de leurs méditations. Ces méditations ravirent M. Bournet et, à son tour, laissant de côtéle Perrugin, Raphaël, Michel Ange, Rome, Venise, Naples, Florence et tous leurs trésors, il s'est mis à comparer la criminalité d'Italie qu'il a étudiée sur place, avec celle de la France, si bien décrite dans d'excellents ouvrages. Toutefois, M. Bournet avoue que son travail peut présenter quelques lacunes. « Malheureusement, dit-il, la statistique judiciaire n'existe pas au même degré de perfection en Italie qu'en France. Vouloir mettre en parallèle les statistiques judiciaires de ces deux pays, serait se forger une chimère. » Bien différentes sont aussi les mœurs des deux nations. « Il y a tel crime, nous apprend M. Bournet, qui, dans certaines parties de l'Italie est pour ainsi dire entré dans les mœurs, le *malandrinaggio,* la *maffia,* en Sicile, la *camorra* dans l'Italie méridionale, les *coltellate* (coups de couteau) un peu partout. » Dans les deux pays les parquets ne correctionnalisent pas dans les mêmes proportions, c'est-à-dire n'enlèvent pas au jury le même nombre d'infractions qualifiées crimes par le code pénal. Je ne suivrai point, pas à pas, et non sans regrets, M. Bournet dans cette difficile et intéressante étude, hérissée de chiffres, bien fastidieux parfois pour le lecteur, mais ses conclusions seront d'un sérieux intérêt pour toute personne qui aime à connaître l'état moral du pays où il vit, de même qu'elle s'informe avec curiosité, de son état sanitaire.

En France, la criminalité générale a plus que *triplé* depuis 1825, — mais il y a lieu de tenir compte de la législation qui a créé des peines pour des faits, naguère laissés impunis. Le nombre des crimes contre *les personnes* a peu varié, mais augmenté plutôt que diminué. Les crimes contre les *propriétés* ont été moins nombreux.

En Italie le *meurtre* est six fois plus fréquent qu'en France. *L'assassinat,* à l'inverse du meurtre, tend à devenir plus fréquent en France, surtout depuis 1880 ; en Italie il diminue, mais reste encore deux fois plus nombreux qu'en France. En Italie le nombre des *parricides* est en moyenne le double de celui de la France. *L'empoisonnement* accuse une notable diminution en France et en Italie. Les *viols* et les *attentats à la pudeur* sont infiniment moins fréquents en Italie qu'en France, où les crimes sur les enfants augmentent dans des proportions effrayantes. *L'infanticide* est deux fois plus nombreux en France qu'en Italie. En France, le *suicide* suit une marche constamment ascendante, même dans notre armée. Toutefois, la criminalité n'est pas la même dans chacune de nos provinces, dans les villes comme dans les campagnes, dans les lieux où l'instruction a le plus progressé que dans d'autres. Quoi qu'il en soit, les tableaux présentés par M. Bournet sont loin d'être rassurants. Quel sera notre état moral avant dix ans, quand chaque jour, l'État, lui-même, sape les bases fondamentales de la société ? La religion, jusqu'à naguère, était souvent un frein qui arrêtait

un malfaiteur dans la perpétration d'un acte criminel ; — aujourd'hui l'Etat laisse livrés, sans répression, la religion et ses ministres aux plus odieux outrages ; s'il n'a pas arraché encore Dieu de nos églises, il l'a déjà chassé de l'école. Entre les mains de nos enfants il place les livres les plus détestables et leur enseigne la morale dite positive qui ne peut que conduire à l'immoralité. L'autorité est sans prestige, parce qu'elle est représentée par des hommes souvent dénués de toute considération. La magistrature bafouée, décimée même par l'Etat, est sans force et souvent sans action par l'immixtion d'individualités puissantes intéressées à arrêter ou suspendre le cours de la justice. Le colportage répand librement les plus affreux poisons jusque dans nos chaumières, et le chef du gouvernement, abusant du droit de grâce, a comme effacé de notre code la peine de mort qui retenait parfois le bras de l'assassin. Enfin, la libre-pensée, derrière laquelle se cache la franc-maçonnerie, sera la ruine de notre pauvre France, et bien coupables sont ceux qui s'en font un appui pour l'unique satisfaction de leurs basses ambitions et de leurs ardentes convoitises.

Au livre de M. Bournet sont jointes de belles planches exécutées par M. Charles Masson, en chromolithographie, lesquelles représentent par des lignes ascendantes ou descendantes l'état de la criminalité en France de 1825 à 1882, selon que le niveau moral de notre pays s'élève où s'abaisse dans cette période de temps. Elles complètent admirablement la savante étude de M. Bournet. Le soin de son impression a été confié à M. Pitrat aîné, on connaît depuis longtemps la perfection des produits de ses presses, — cette même perfection se retrouve dans l'ouvrage de M. Bournet dont la forme même ne laisse rien à désirer.

X. X.

LES GRANCOGNE-LÉOGAN, par M"* MARIE POITEVIN *(Bibliothèque des mères de famille).* — L'ENFANT VOLÉ, par Louis COLAS. *(Bibliothèque des jeunes gens),* Paris, librairie de Firmin Didot et Cie, 1884. Chacun de ces volumes, broché, prix : 3 francs.

Voici deux volumes que je me permets de recommander pour la bibliothèque de la famille. Les *Grancogne-Léogan* offrent l'intérêt d'un récit dramatique, où se trouvent en lutte les meilleures et les plus détestables des passions humaines. Dans ce combat, une noble victime, Andrée de Grancogue, est sacrifiée et succombe. Mais à la fin le repentir gagne l'orgueilleuse comtesse Galixte de Grancogne et elle s'efforce de réparer, autant qu'il est en son pouvoir, le mal que son indomptable orgueil a causé. La narration de ces événements est attachante, le style de l'auteur est facile et correct.

Tout en étant un peu plus sobre d'éloges en ce qui concerne *VEnfant volé,* où les péripétiesdu récitauraient pu être parfois nouéesplus habilement,je dirai que, malgré quelques imperfections, ce volume sait aussi captiver l'attention du lecteur. Les événements qui *y* sont contés se passent à l'époque de la Révolution, les incidents dramatiques y sont nombreux et saisissants.

Inutile de répéter ce que l'on peut dire pour tous les volumes de ces deux collections, c'est qu'ils sont irréprochables à tous les points de vue et peuvent être laissés entre toutes les mains.

GH. LAVENIR.

JOSÈPIIIN SOULARY et la PLÉIADE LYONNAISE (Victor de Laprade, Pierre Dupont, Jean Tisseur, Louisa Siefert, Paul Ghenavard), par PAUL MARiÉroN. avec héliograyure de Dujardin. — Paris. Marpon et Flammarion. 1884.

Sous ce titre, notre jeune et actif collaborateur, M. Paul Mariéton, a réuni un certain nombre d'articles dont la plupart ont paru dans la *Revue Lyonnaise*. Il me suffira donc de les rappeler à nos lecteurs et de signaler l'élégante publication qui les rassemble. Le volume est un des plus soignés qui soit sorti des presses de notre excellent imprimeur, M. Pitrat, et lui fait le plus grand honneur.

GH. LA VENIR.